

Celui qui tombe



Le jeu des équilibres

« Celui qui tombe », comme un défi lancé aux danseurs qui pendant une heure envoûtent le public par leur équilibre et leur résistance à toute épreuve. Rester debout, rester en vie, résister ; mais face à quoi ? Dans la représentation de Yohann Bourgeois, c'est à l'encontre du monde lui-même, représenté par un panneau de bois de six par six que les interprètes vont devoir progresser. Mêlant le cirque et la danse contemporaine à son remarquable regard poétique, le chorégraphe de 37 ans transporte à la fois les spectateurs et les acrobates dans un voyage cahotant, à travers l'espace et le temps.

■ UNE ESTHÉTIQUE VALSANT ENTRE LES ARTS

Yohann Bourgeois, chorégraphe et danseur à la formation de circassien ne jure lui-même que par le mélange et la pluralité des genres, comme si un art ne pouvait être complet que s'il était traversé par d'autres. Alliant cette fois encore la danse à l'« énergie issue d'une discipline de cirque », il joue (comme le désigne si bien le nom de son studio : « l'Atelier du joueur »), dans « *Celui qui tombe* » avec ses danseurs. Les forçant alors à lutter même contre le décor. Alliage de mécanique et d'organique, ce spectacle, comme un androïde humanisé, emmène le spectateur avec lui lors d'une valse toute en équilibre et déséquilibre.



Si les corps sont des vecteurs de forces tournoyant incessamment à leurs dépens, alors ceux des interprètes s'adaptent parfaitement à cette contrainte. "Il me semble qu'au cirque on est moins acteur que vecteur. On se laisse traverser par des flux" déclare le chorégraphe. Tantôt chûtant, tantôt se relevant, embrassant les pentes et les côtes de leur inflexible support, les artistes ne se départissent jamais de la souplesse, de l'agilité et de la légèreté propres au sixième art. Ainsi sont les corps dans ce spectacle : tour à tour raides, semblables à des barres d'acier, ou lestes comme des poupées de chiffon, posés sur ce plateau qui tournoie sans cesse.

Mais l'œuvre de Yohann Bourgeois, au-delà de l'aspect chorégraphique, ne serait complète sans ses variations de rythmes. De Beethoven, aux grincements et vacarme des rouages mécaniques, en passant par *My Way* de Frank Sinatra, les musiques se précipitent puis se calment, repartent au galop et stoppent. Comme un film que l'on regarde en accéléré, puis au ralenti. Que la cadence soit saccadée ou s'emballe, les mouvements des danseurs suivent. Ou peut-être est-ce l'inverse ? Dans cette mosaïque sonore, persistent tout de même six muets dansant.



Ici l'opposition entre la rotation du plateau et la direction des vecteurs de force permet un équilibre impossible. Un assemblage de contraintes qui crée l'équilibre.



Néanmoins, il est un instant où l'on entend leurs voix s'unir pour un chant dont une parole nous reste dans l'oreille « *we're strong* » (*nous sommes forts*). Force, oui, dont ils doivent faire preuve pour escalader et se suspendre au plateau désormais élevé plusieurs mètres au-dessus du sol. Malgré cela, leur silence prend le pas sur cette mélodie le reste du spectacle. Mais ils n'en demeurent pas moins parlants, car, comme l'affirme le chorégraphe, « C'est pas parce qu'on ne parle pas sur scène que ce que l'on fait n'est pas parlant ».

■ L'ÉVOLUTION D'UN MONDE



La balançoire, le jeu de la suspension

Le spectacle s'ouvre sur un plateau descendant, accompagné de la célèbre « Septième symphonie » de Beethoven. Là, encore inanimés mais déjà malmenés par leur support, trois hommes et trois femmes, s'éveillent peu à peu. Fœtus alors dans ce monde, ils apprendront la lutte vitale pour rester debout, pour ne pas être *Celui qui tombe*. Les danseurs deviennent des enfants, perdus dans leurs jeux, et qui découvrent ce monde étrange sur lequel ils vont devoir évoluer. Simple plateau de 36 mètres carrés ... et pourtant, combien de paysages dépeints ! Les montagnes et les vallées que l'on devine, les villes et les jardins où, cette fois, le support infernal devient une balançoire, clin d'œil à l'enfance laissée quelque part plus haut dans un monde suspendu ? Mais là encore, si l'amusement persiste, il est marqué par le risque. Lâcher, rattraper, esquiver : s'il est mal entrepris, le jeu est fatal.

Tantôt enfants, tantôt adultes confrontés à la société, aux problèmes, au jugement, les acrobates progressent. Mais, il en est un qui reste dans l'ombre, caché, et qui pourtant contrôle tout : les mouvements du plateau, les mouvements du monde. Pour agir, soit il stoppe tout, lumières toutes allumées et met nos danseurs-enfants « en pause » ; soit il opère à leurs dépens : sous leur nez littéralement, alors que leurs regards sont plongés autre part. Accrocher les câbles, retirer le socle qui permet les incessantes rotations, il est l'ingénieur, le maître d'œuvre de l'organisation de cet espace. Si on admet l'évolution temporelle ainsi que la représentation du monde proposée par Yohann Bourgeois, alors ce personnage pourrait bien être une personnalité quelconque du pouvoir et qui agit à notre insu pour régir la société.

Le choix de la rotation est d'autant plus intéressant, car bon nombre de figures géométriques sont décrites par ce modèle. On peut tout d'abord citer les spirales d'Archimède formées par les corps des danseurs après leur chute, mais aussi celles décrites par le mouvement du cercle seul. Cela induit une chute sans fin, une déchéance vers un abysse infini. Fort heureusement, ce mouvement n'est pas seulement synonyme de déclin puisqu'il permet aussi le rapprochement et l'union des individus.



Sous la fête des danseurs, les ouvriers se pressent et retirent le socle tournant, le plateau n'est alors retenu que par les câbles.

Voir *Celui qui tombe*, c'est donc embarquer pour un voyage, dont on ressort enrichi de réflexions et de questionnements. On y retrouve l'esthétique de Yohann Bourgeois dans toute son ampleur, avec ses inspirations de théâtre et de danse contemporaine qui transcendent le « Nouveau cirque » pour le rendre plus neuf encore.